

LE CONGO ET SON HISTOIRE FACE AU DÉFI DE SON DEVENIR*

**Isidore NDAYWEL è
NZIEM**, Professeur,
Historien-linguiste.
Université de
Kinshasa.
isidorendaywel@
yahoo.fr

L'Université Catholique du Congo (UCC), à travers ses autorités académiques, a été fort bien inspirée pour placer l'ouverture de sa présente année académique sous le signe de l'histoire, en ce soixantième anniversaire de l'indépendance nationale. Cette bonne et vieille science d'Hérodote étudie effectivement les sociétés humaines dans la synergie des trois temporalités – le passé, le présent et l'avenir. Il s'agit d'une science-carrefour qui a la prétention d'englober dans son champ de recherche tout ce qui touche à l'humain, et dans sa méthodologie, de faire une abondante moisson des apports de toutes les sciences humaines et même de certaines sciences dites « exactes », notamment pour ce qui concerne les problématiques de datation.

Cet investissement intellectuel, qu'on ne s'y trompe pas, a pour finalité essentielle, l'élaboration du futur. « *Seul l'avenir est grand, parce que l'avenir est à venir !* », a martelé naguère Joseph Ki-Zerbo. Avec des instruments qu'offrent la méthodologie historique et les matériaux historiographiques, il est possible de l'évoquer, de le « convoquer » et même de le « domestiquer telle une bête qui viendrait vers nous ».

Un parcours historique

Au soir des soixante saisons de l'indépendance du Congo, il n'existe donc qu'une seule question, réellement digne d'intérêt : quel est le sens de notre devenir ? Comment pouvons-nous le « domestiquer » ? En d'autres termes, vers quelles destinées assurons-nous le pilotage du Congo et de l'Afrique ?

Au démarrage de cet exercice de prospective, oh combien indispensable, la radioscopie du passé s'impose comme une nécessité incontournable. Car, comme l'a si bien énoncé Léopold Sédar Senghor : « *l'arbre ne s'élève qu'en enfonçant ses racines dans la terre nourricière* ». Même la quête des origines aurait en définitive pour finalité la planification du futur.

* Conférence inaugurale à l'ouverture de l'année académique de l'Université Catholique du Congo (UCC), Kinshasa, mardi 1^{er} décembre 2020.

Mais une question préalable s'impose : qu'est-ce que le Congo ? Cette importante portion des terres du continent africain, qui s'est appelé État Indépendant du Congo (EIC), Congo belge, Congo-Léopoldville, Congo-Kinshasa, RD Congo, le Zaïre, de nouveau RD Congo, fait partie de la région du monde où ont été découverts, du moins dans l'état actuel des connaissances, les vestiges les plus anciens de l'existence de l'homme. C'est cette situation qui a octroyé à l'Afrique l'identité de « berceau de l'humanité ». Le Congo fait donc partie de la terre archaïque de l'humain.

Le Congo, c'est aussi l'état de centralité continentale qui fait de ce pays la synthèse de toutes les Afriques et la réserve de leur immense héritage qui s'est conservé ici loin de grandes influences arabo-berbères d'une part, et européenne et asiatique d'autre part ; influences qui ont déferlé, au cours des siècles, dans ses régions septentrionale, méridionale voire orientale et occidentale. Cette importante réserve des pratiques et des savoirs endogènes fait partie du patrimoine de l'humanité.

Mais le Congo, paradoxalement, c'est aussi une population jeune, une démographie galopante, une créativité à fleur de peau. Cette jeunesse bouillonnante, ce dynamisme à toute épreuve est un autre héritage précieux légué par nos aïeux. Ces multiples peuples, que nous aimons qualifier de « tribus », sédentarisés depuis des millénaires dans cette région, ont élaboré au cours des ans des « savoir-vivre » qui régissent encore de nos jours, notre vie au quotidien, entre autres, par notre conception du monde, nos règles sociales et nos codes de bienséance.

Ainsi, le Congo c'est finalement cette longue expérience d'autosubsistance sur cet environnement ; subsistance par simple prélèvement sur la nature ambiante des produits utiles à l'homme, qu'ils soient d'ordre végétal, médicinal, halieutique ou carnée. Il n'est donc guère surprenant que les Congolais d'aujourd'hui continuent à vivre, pour une large part, des produits de cueillette, qu'il s'agisse du gibier, du poisson des rivières, des fruits et légumes sauvages, diversité des chenilles, champignons et autres produits de forêt et savane.

Cet habitat originel de l'homme forme, depuis lors, un État. De sa fondation en 1885, au lendemain de la conférence de Berlin à nos jours, cette formation étatique totalise 135 ans d'existence. Le Congo est ainsi l'un des plus vieux États du continent, presque à l'instar du Liberia, de la Sierra Leone ou de l'Éthiopie. Un État qui a connu un seul et même parcours, par séquences successives : 23 ans comme une colonie sans métropole avec pour roi-souverain, Léopold II roi des Belges ; 52 ans en tant que colonie belge et 60 ans comme « république ». Il s'agit d'un pays qui peut se prévaloir de la stabilité de ses frontières dont la grande partie date de la fin du XIX^e siècle et dont les dernières révisions remontent à 1910 et 1915 respectivement pour le Rwanda-Burundi et l'Ouganda-Soudan du Sud, en dehors d'une toute petite retouche en 1927 avec l'Angola à Dilolo, pour rendre possible le passage du chemin de fer à la Mpozo. Peu de pays africains disposent d'une telle antériorité frontalière.

Ajoutons que l'unité du Congo repose sur des symboles puissants et reconnus par tous. D'abord, il s'agit d'un « pays-fleuve », comme disent les géographes, un pays formé par les trois quarts du bassin du fleuve éponyme. Ensuite, ce territoire est le résultat d'une sorte de jumelage des deux principaux espaces marchands qui ont émergé au lendemain de la traite négrière : l'espace marchand tourné vers la côte atlantique et celui tourné vers l'océan indien.

Vingt-trois ans de colonisation internationale est un statut que le Congo ne partage avec aucun pays d'Afrique subsaharienne. Même au-delà de cet épisode historique d'État Indépendant du Congo (EIC), le Congo belge n'a fonctionné que comme une semi-colonie, disposant de ses institutions et de ses symboles propres. Il avait en propre sa Constitution (la Loi du 18 octobre 1908 dite *la Charte Coloniale*), ses armoiries et sa devise (*Travail et Progrès*), son drapeau (bleu à l'étoile d'or hérité de l'AIA), son hymne national (*Vers l'Avenir*), et son armée (la Force Publique). L'héritage de Berlin a réellement continué à planer sur cette colonie, y compris en matière commerciale. La Belgique elle-même était sous surveillance des Puissances européennes, notamment la Grande Bretagne, la France et l'Allemagne.

Il est à noter que l'entrée et le formatage des Congolais dans la modernité d'origine coloniale, loin d'avoir eu pour base, comme ailleurs, un dépaysement culturel, s'est réalisé ici, bien au contraire, dans la proximité des cultures locales. L'instruction, l'évangélisation, la mise en œuvre économique se sont effectuées, non pas dans les langues coloniales mais dans les langues africaines, par souci de ségrégation raciale. Fort heureusement, quatre de ces langues locales d'essence commerciale ont été érigées depuis lors en *langues nationales* (le lingala, le kiswahili, le kikongo et le tshiluba). Encore une situation qui singularise le Congo sur le continent.

À ces immenses ressources culturelles et géopolitiques, s'ajoutent naturellement des ressources matérielles d'une diversité exceptionnelle ; ressources d'ordre environnemental ; ressources minières, énergétiques et hydriques massives, mais qui ne seront pas de notre propos ici tant elles sont si bien connues dans le monde, puisqu'elles sont objet de convoitises des oligarchies commerciales internationales.

Cette posture privilégiée du Congo fait rêver d'un pays de paix et de prospérité évidente mais aussi d'un pays promis à la grandeur. Effectivement, au centre des pôles de croissance identifiés sur le continent : l'Égypte au Nord, le Nigeria à l'ouest, l'Afrique australe au sud, le Congo, de par sa position géopolitique doit, ou plus exactement, devrait en principe, constituer le moteur central permettant à l'Afrique entière vaincre l'inertie pour se mettre en position de marche, sur le sentier du développement. La RD Congo est, au demeurant, le premier pays indépendant par rapport à ses neuf voisins.

Ce projet d'un grand Congo avait été mis en chantier dès le jeudi 30 juin 1960. Relisons un passage du discours de Patrice Emery Lumumba, qui fait fonction de coupure de ruban virtuel de cette entreprise gigantesque du Congo en postcolonie :

Ensemble, mes frères, mes sœurs, nous allons commencer une nouvelle lutte, une lutte sublime qui va mener notre pays à la paix, à la prospérité et à la grandeur. Nous allons montrer au monde ce que peut faire l'homme noir quand il travaille dans la liberté et nous allons faire du Congo le centre du rayonnement de l'Afrique tout entière.

Transformer nos richesses virtuelles en richesses réelles, en assurer une distribution équitable, faire régner la justice et respecter les libertés fondamentales ! Mais qu'est-ce qui nous empêche donc de le réaliser ? Notre trajectoire nous fournit pourtant plusieurs atouts qui peuvent se résumer en cette formule unique : notre histoire ancienne c'est l'histoire d'une *succession d'audaces*, et notre histoire coloniale, c'est l'histoire d'une *succession de résistances*.

Tenez ! Nos ancêtres n'ont jamais reculé devant la nécessité d'affronter l'inconnu, malgré les intempéries, les attaques des fauves, les dangers divers. Cette audace, ce courage, se trouvait symbolisé par l'image du chasseur, toujours en quête de nouvelles terres de chasse jusqu'à prendre le risque de s'égarer et de tomber entre les mains des inconnus.

C'est précisément l'histoire des conquérants politiques qui nous est parvenue. Celle, entre autres, d'un *Ilunga Mbidi* qui s'est égaré dans ses pérégrinations et, à la faveur de cet égarement, a fini par transmettre aux inconnus qui lui ont offert l'hospitalité, une culture politique nouvelle, à la base de la construction de l'empire luba. C'est l'histoire d'un *Nimy Lukeni*, bien que prince mais peu satisfait de son statut de cadet qu'il décida d'aller à la conquête d'un nouveau pays qui deviendra le royaume du Kongo. C'est aussi l'histoire d'un *Shyaam a Bulangwong* qui, refusant de se contenter des acquis à sa portée, décida d'effectuer un voyage en « terre lointaine » ; il y rapporta des innovations qui seront à la base de l'expansion et du rayonnement du royaume kuba.

C'est encore et toujours, cette gourmandise de la modernité qui amène les Congolais à aller à la découverte des terres étrangères de la diaspora et qui conduisent les mamans congolaises à aller explorer les marchés lointains, notamment ceux d'Istanbul en Turquie, de Doubaï aux Emirats arabes unis ou même de Guangzhou en Chine, toujours à la recherche des dernières innovations dans le textile, le cosmétique, la téléphonie cellulaire ou d'autres produits dans l'air du temps.

À cause de ces multiples circulations depuis les temps immémoriaux, notre espace national a été le théâtre d'une succession de métissages. Toutes nos tribus actuelles sont des produits de ces métissages. Et, tous nos royaumes et empires ont été des entités multiethniques.

Voilà pourquoi, dans la recherche de solutions à nos difficultés du présent, il est important de s’émanciper des affirmations hâtives et trop souvent erronées de l’ethnographie coloniale. Cette « bibliothèque coloniale », pour reprendre l’expression de Valentin Mudimbe, constitue, à la vérité, une grande foire des idées usagées et des théories dépassées. Se constituer prisonniers des catégories faussement anthropologiques de l’ethnicité, alors que celles-ci seraient essentiellement linguistiques ou encore, accorder une foi aveugle à des clivages du genre : *bantou*, *pygmée*, *nilotique*, ou *hamite*, c’est comme si on cherchait à différencier à tout prix, parmi les Français ou les Belges d’aujourd’hui, les *Gaulois*, les *Vikings*, les *Ostrogoths* ou les *Visigoths*. Faisons l’effort d’allumer de nouvelles lanternes épistémologiques pour pénétrer dans le labyrinthe de notre histoire ancienne.

Mais le Congo, au cours des cinq derniers siècles, a vécu une longue histoire de résistance. Ses habitants ont résisté à la traite négrière, aux multiples ponctions opérées dans sa démographie, à la déstructuration de ses institutions politiques et sociales. À peine commençaient-ils à se reconstituer après le long épisode du commerce triangulaire, que le régime léopoldien s’abattait sur eux, avec son cortège d’impositions et de contraintes : corvées de portage; impôt de nourriture pour la subsistance des nouveaux-venus et leurs auxiliaires africains ; atrocités, dans l’exploitation du caoutchouc, dans le travail des mines, des colonies agricoles, de constructions de routes et postes européens, dans les impositions d’efforts de guerre, etc.

À chaque étape, les Congolais ont résisté par des stratégies de désobéissance civile, par des révoltes de haute et basse intensité, par des créations messianiques et autres recettes d’essence traditionnelle. Le Congo est donc une véritable terre de martyre, sans compter le martyre du temps présent qui se déroule sous nos yeux dans les Kivu et en Ituri.

J’ai toujours rêvé personnellement de l’érection d’un grand *Mémorial du Souvenir*, pour immortaliser l’ensemble de ces pages douloureuses qui constituent le socle de la construction de notre État.

Quant à l’histoire de la décolonisation, elle constitue, à elle seule, un autre livre ouvert où se lisent plusieurs renseignements. Sa genèse a été pilotée par des personnalités fortes, de la trempe de Joseph Kasa-Vubu, Joseph Malula, et surtout Patrice Émery Lumumba qui avait le concours de l’intelligentsia panafricaine : Kwamé Nkrumah, Sekou Touré et même des intellectuels comme Franz Fanon. La sécession du Katanga a coûté la vie du deuxième Secrétaire général des Nations-Unies, le suédois Dag Hammarskjöld. Après la mort de Lumumba, s’est développée une expérience unique de guérilla de type chinois mené selon les règles de l’art par Pierre Mulele, celle-ci ayant connu sur son front de l’Est l’intervention du révolutionnaire argentin Ernesto Che Guevara. Avec le régime de Mobutu, le pays est passé par une sorte de révolution culturelle sous le

signe de l'Authenticité. Même si cette politique a suscité déceptions et scepticismes, elle correspondait à une intuition fondamentale du Congo, portée par tout un courant de pensée au sein de l'Église catholique et au sein de l'intelligentsia nationale.

Voilà, brièvement esquissé, le tableau du Congo dans son histoire. Elle n'est pas dénuée des hauts faits. Elle aurait pu, elle aurait dû, elle peut encore servir de rampe de lancement à un décollage décisif. Mais, par ignorance et par méprise, les Congolais se complaisent hélas dans le règne de la fatalité et du défaitisme, si perceptibles dans leurs attitudes misérabilistes. Leurs élites s'emmurent volontiers dans des prises de position à courte vue, des débats stériles et faussement savants sur fonds d'un juridisme aveugle dont le seul mérite serait celui d'exister, sinon de figurer dans une anthologie imaginaire d'éloquence.

Fondements, causes et pesanteurs qui empêchent un décollage décisif

Puisque, encore et toujours, les Congolais ont rendez-vous avec leur dignité et la prospérité de leur nation, on devrait s'interroger sur les fondements, les causes et les pesanteurs qui empêchent ce décollage. Sans nous livrer à une analyse exhaustive de la situation, attardons-nous sur deux éléments, deux pierres d'achoppement, parmi tant d'autres, qui empêchent l'éclosion de cette prise de conscience.

Le manque de confiance en soi

La première, et sans doute, la plus pernicieuse, est le fait que les Congolais semblent avoir perdu presque totalement confiance en eux-mêmes. À cause de l'accumulation des difficultés inhérentes à leur posture de puissance potentielle combattue de toute part, ils en sont arrivés à conclure à leur propre incapacité. Et, par une sorte d'effet pervers de la séduction que leur procurent les recettes de modernité venues du dehors, ils se complaisent volontiers dans une sorte d'adolescence attardée vouée à un interminable exercice de mimétisme et de psittacisme, jusqu'à friser parfois le ridicule.

Ainsi, à longueur de journée, se soumettent-ils volontiers à une succession d'activités inutilement aliénantes et abrutissantes, comme ces interminables séminaires dits *de sensibilisation, de formation, de mise à niveau, de renforcement de capacité*, comme si la société congolaise était dénuée de son expérience propre. Les Congolais passeraient pour être inconscients que les soi-disant experts internationaux qui les gavent des multiples concepts fabriqués dans le lointain, ne disposent, bien souvent, d'aucune compétence particulière dans les problématiques posées, l'enjeu consistant à créer des solutions adaptées, nécessairement inédites et non à

faire « consommer » unilatéralement aux Congolais des recettes inventées dans d'autres contextes.

Le paradoxe veut que l'Afrique ait le regard tourné vers la RD Congo pour s'inspirer de ces innovations, alors que cette dernière, de plus en plus frappée d'amnésie et de cécité, vit au quotidien la paralysie d'une autoflagellation chronique. Pourtant, dans un passé récent, que d'innovations congolaises qui ont connu de grands rayonnements dans toute l'Afrique ! Rien que l'initiative du Recours à l'authenticité de Mobutu avait eu, en son temps, des effets d'une ampleur inattendue. Sur la lancée du Zaïre, la capitale Fort-Lamy du Tchad est devenue Ndjamena ; le Dahomey est devenu le *Bénin*, la Haute-Volta, le *Burkina-Faso*. François Tombalbaye, le président du Tchad avait changé d'identité pour devenir Tombalbaye *Ngata* ; Étienne Eyadema s'est métamorphosé en *Gnassibé Eyadema* et son Premier ministre, Edouard Kodjo est devenu *Edem Kodjo*.

Le manque d'assurance en soi a pour corollaire le manque de confiance aux autres concitoyens. Entre Congolais, c'est la méfiance qui serait étonnamment de règle, y compris au sein des communautés, des associations ou des partis politiques. Personne n'accorde d'emblée du crédit à la bonne foi de l'autre. Tout serait la conséquence des sombres machinations ou des « complots » méphistophéliques. Une solution congolaise à une équation congolaise n'existerait pas, à moins de bénéficier de l'onction de la communauté internationale. C'est la seule instance reconnue comme détenant le monopole de la crédibilité. L'existence d'une certaine rhétorique faussement critique, à l'égard de cette communauté internationale, ne serait, bien souvent, qu'une sorte d'appel du pied des partenaires extérieurs dont on attirerait l'attention. Ceux-ci seraient les seuls à disposer de la capacité de résoudre en dernier ressort toute difficulté congolaise d'ordre interne, qu'elle soit politique, économique, voire socioculturelle.

La méconnaissance de l'histoire nationale

Le manque de confiance en soi n'est que le corollaire d'un autre écueil tout autant pernicieux et insidieux. Si les Congolais font si peu référence à leur expérience propre, c'est parce que leur connaissance de ce passé est balbutiante, pour ne pas dire nulle, en dehors de quelques faits récents d'histoire politique. Dès lors, comment, effectivement, assumer ce dont on n'aurait pas connaissance ? Comment aimer une réalité ou une situation inconnue ? Comment se référer à des ancêtres discrédités à souhait, par ignorance, au motif qu'ils seraient des « sorciers » qui auraient vendu au diable les générations subséquentes, notamment les nôtres ?

Me revient à l'esprit une conférence que j'ai faite naguère dans une école militaire du pays. J'ai eu à rappeler les hauts faits des soldats congolais au cours des dernières guerres mondiales. En 1914-18, ai-je expliqué, les soldats congolais, partis d'Albertville (Kalemie) pour attaquer les colonies allemandes du Rwanda-Urundi et du Tanganyika (actuellement la

Tanzanie), ont remporté des victoires successives sur les troupes ennemies, à Kigali, à Ujumbura et à Kigoma ; de là, longeant le chemin de fer, ils avaient continué à récolter des victoires à Kato et à Itaga jusqu'à l'étape finale de Tabora. En 1940-45, partant de Stanleyville (Kisangani actuelle) pour faire la guerre à la colonie italienne d'Abyssinie (Ethiopie actuelle), les Congolais ont à nouveau remporté tour à tour les grandes victoires de Gambela, de Saïo et d'Assossa.

À la fin de la séance, au moment où j'entrais dans la voiture, un officier qui n'a pas osé poser sa question en public, m'interpella pour savoir si je ne m'étais pas trompé en disant que les Congolais avaient conquis la ville de Kigali. Ce qui à ses yeux, je présume, était impossible et impensable.

Il est impérieux et d'une nécessité urgente que les Congolais s'accordent le temps d'apprendre leur propre histoire. Comme dans d'autres pays, l'histoire nationale est censée faire l'objet d'un enseignement général dans toutes les filières universitaires et d'instituts supérieurs, pour que l'ensemble de la population puisse s'imprégner des informations de base sur leurs propres trajectoires.

Les Congolais d'aujourd'hui doivent aller à la conquête de leurs « armes miraculeuses » selon l'expression heureuse d'Aimé Césaire, qu'ils investissent leurs meilleures intelligences pour trouver des solutions à leurs propres problèmes.

Et, l'Université Catholique du Congo (UCC) qui est le dépositaire attitré de la théologie africaine, fruit des réflexions spécifiquement locales accumulées depuis des décennies, cette université devrait avoir l'ambition de se placer aux avant-postes de *l'inculturation des sciences sociales, économiques et politiques* en Afrique.

C'est Benoît Verhaegen qui avait noté naguère, au terme de ses études sur les rébellions, que les faits politiques congolais remettaient totalement en cause les paradigmes de la science politique classique. Qui serait censé renouveler cette méthodologie, si ce ne sont des spécialistes congolais ?

L'avènement de ce que je qualifierais volontiers des « études congolaises » est donc un impératif. Des études congolaises qui seraient des « études » fondamentales, réalisées à partir des faits de ces milieux et ne concédant en rien aux exigences critiques propres à toute science, loin de cet intégrisme dogmatique de bas étage dans l'air du temps. J'ose espérer que l'UCC prendra un jour l'initiative d'organiser le premier congrès de ces « études congolaises ».

Léopold Senghor, encore lui, avait écrit ce vers merveilleux : « Nous sommes les hommes de la danse dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur ». Devenons tous, mesdames et messieurs, « ces hommes de la danse dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur ! ». Le sol dur de notre passé commun. Le sol dur de notre histoire. ■